

L'artificier peut, à son gré, représenter toutes les finesses et toutes les majestés de l'architecture, bâtir une ville entière de feu. La fusée, comme la bande électrique, épouse étroitement son armature de bois. Mais, loin d'en dénoncer la forme aride, elle la magnifie.

Les flammes et les fumées de Bengale permettent d'assurer l'illusion de durabilité que donnent les édifications artificielles. Elles leur procurent des fonds clairs ou sombres qui en affirment les silhouettes. Avec leur secours surtout on exprimerait la douceur de la légende. Avec leur secours aussi on rendrait l'atmosphère infernale des forges modernes. Dès maintenant, on les utilise à précipiter à leur ruine, par des incendies grandioses, les palais échafaudés. Encore faudrait-il, dans ces représentations de sinistres, ne négliger point la vérité. Très probablement,

étrange est assurément celle dénommée : *La Salamandre*. Elle dérive, sans contredit, de l'inspiration chinoise. Elle enferme, dans un cercle de soleils, un serpent à tête de dragon poursuivant un papillon. Le reptile dénoue ses anneaux aux couleurs vives, tire une langue aiguë, et, jusqu'à l'extinction de la dernière fusée, continue son pourchas inutile.

lorsque brûla la bibliothèque d'Alexandrie, l'édifice contenait, en outre des volumes, quelques habitants. Ces habitants, chassés par les flammes, apparurent aux fenêtres, organisèrent leur sauvetage. A leur appel, les Alexandrins accoururent, jetèrent des échelles, tentèrent d'arracher le monument à la destruction. Or nos artificiers oublient toujours la participation de cette foule. A leurs sens l'histoire n'enregistre que des incendies de palais inhabités. Nous pensons pourtant que l'intervention humaine doublerait la beauté du spectacle. Ainsi assisterait-on à des reconstitutions plus parfaites et plus esthétiques. La fiction confinerait à la réalité.

IV

Les metteurs en scène des théâtres se gardent d'omettre ces détails importants. Les flammes et les fumées de Bengale sont pour eux des auxiliaires précieuses. Le Châtelet en consomme prodigieusement, ayant presque chaque soir son incendie obligatoire. Le peuple raffole de ces catastrophes. Ne possédant plus un impé-
 17.

habile à lui exhiber, en guise de torches, pour l'éclairage du cirque, des bustes de chrétiens enduits de pétrole, il demande aux directions théâtrales des émotions analogues. Or que penserait ce peuple si les flammes de Bengale léchaient des monuments désertés ? Il penserait assurément à une moquerie. Il réclamerait bruyamment son contingent de suppliciés volontaires. Et c'est pourquoi, au milieu des flammes fictives, affolés, éperdus, les acteurs parcourent la scène, escaladent les murailles, se précipitent dans le vide, contrefont les gestes des sinistrés. Dès lors la vérité de la tragédie se trouve exactement calquée et provoque l'unanime approbation.

Le théâtre exploite, de préférence aux dangereux artifices, les ressources de l'électricité avec laquelle il gradue savamment l'art de ses décorations. La lumière nouvelle transforma la physionomie des salles en mêmes temps qu'elle permit d'alléger le matériel encombrant des coulisses. Réglée par le jeu d'orgues où s'alignent les rhéostats, elle facilita le remaniement esthétique des lustres et des appliques. Elle s'insinua dans les rampes et les herses mobiles,

grimpa au long des portants, s'assujettit aux traînées. Prisonnière des verreries bleues, elle favorisa les merveilleux effets de nuit avec leurs éveils et leurs glissements d'astres ; des verreries rouges, elle encadra, en les cheminées d'appartements, le mirage des bûches et des charbons en ignition. Ce fut, avec son concours, un jeu que reproduire les miracles de la nature. Filtrée par les appareils de projection, elle suspendit aux toiles de fond le moutonnement des nuages voyageurs, les diaprures de l'aurore et les clairs-obscurs du crépuscule. Réfléchie au devant ou au derrière du décor, elle promena, pour l'extase de Salammbô, le disque blafard de Tanit. Par elle Méphistophélès fit jaillir l'eau limpide du rocher.

Sur les paysages de pluie, canalisée par l'appareil photoélectrique, passée au travers des lentilles et des prismes, elle profila la courbe de l'arc-en-ciel. Et, mieux que le lycopode, réfractée par le miroir à éclairs, elle zébra de sillons spontanés l'orage nécessaire au mélodrame. Au dernier acte de *La Terre*, épandue sur les champs de blé de la Beauce, elle accompagna

les tribulations du père Fouan d'une graduelle décoloration des couchants (1). Sans elle, la robe couleur du temps de *Peau d'Ane* n'eût point atteint cette nuance céruléenne irisée d'impalpables pierreries. Sans elle la *Princesse de Byzance* eut vainement évoqué l'image du chevalier Roland. Sans elle, l'*Aiglon* n'eût point vu défilé, sur le champ de bataille de Wagram, les ombres glorieuses de l'épopée.

Elle prête aux Walkyries, casquées et combattives, les nuées de leur chevauchée. Elle rappelle de l'au-delà le spectre persécuteur d'Hamlet. Et les divinités marines ; et le peuple léger des elfes, des lutins, des djinns ; et la horde des goules, des larves, des lémures ; et la troupe mythologique des nymphes, faunes, dryades, hamadryades, naïades ; et l'essaim des génies et des fées lui doivent leurs résurrections passagères. Elle excelle à évoquer la légende et le conte. Perrault, écrivant à la limite de deux siècles ennemis des fantaisies chimériques, paraît l'avoir pressentie. Et voici qu'elle confirme le pressentiment. Les symboles cachés

(1) Théâtre-Antoine.

sous l'innocence et l'incantation du style, se révèlent à sa lumière surnaturelle. Les volontés unies de Sarah Bernhardt et de Jean Richepin n'eussent pas réussi, sans l'électricité souveraine, à renouer l'aventure de la *Belle au bois dormant*. La poésie fusionnée à la lumière accomplit ce prodige de nous ramener aux admirations de l'enfance. De nouveau, nous écoutons complaisamment le dialogue des bêtes dans la forêt aux horizons émeraudes où surgissent les fées souriantes d'une éternelle jouvence. De nouveau nous adorons les souples seigneurs et les dames chattemites, engoncés dans le brocart et glissant, avec maintes révérences, le doux menuet.

Les gestes menus de la petite princesse frappée d'un sort par Carabosse la mauvaise et de ses compagnes drapées en les longues robes liliales, sa fraîche apparition à la fenêtre rosacée, ouverte sur le ciel, où Landry clame ses invocations à l'amour, acquièrent, grâce à l'électricité, leur indicible charme. L'électricité, au sein de la forêt enchantée, préside à la nage onctueuse des sirènes dans l'eau glauque et au vol du papillon-vampire qui boit, sur sa bouche,

la vie du poète. Au cinquième acte, flottant sur la cour endormie, c'est elle encore qui sème la grisaille des poussières séculaires.

Ainsi l'imagination des créateurs peut, en toute liberté, vagabonder jusqu'aux limites de l'hallucination. Le merveilleux n'existe plus du moment que la lumière en fait une réalité. Déjà, dilatée par les réflecteurs paraboliques, n'avait-elle pas coopéré aux sorcelleries chorégraphiques de la Loïe Fuller ? Toute pâle, posée devant un mur polyédrique muni de glaces, la danseuse recevait en les plis de sa robe l'aspersion des rayons colorés. Au rythme des musiques imprécises et troublantes, elle mouvait, en volutes, la soie blanche où coulaient les violets intenses, les roses de pulpe végétale, les bleus embrumés, les ors orientaux, les pourpres indéfinissables. En un délire de métamorphoses, elle apparaissait semblable aux oiseaux fabuleux, aux reptiles polychromes, aux papillons géants qui traversèrent les sites enténébrés des temps préhistoriques. Puis, par la connivence des miroirs, comme engendrées d'elle-même, d'autres danseuses, pareillement assouplies au rythme

musical, évoluant en une atmosphère diamantée, mimaient les ondulations de son buste et de ses membres. Si bien que la scène s'emplissait d'un essor d'ailes moirées, d'une débandade d'êtres fantasmagoriques en route vers des sabbats...

On ne peut prévoir quelles pompes lumineuses prépare l'électricité. Elle semble, dès maintenant, avoir dépassé les espérances esthétiques qu'on en attendait. Propice aux reviviscences des héros légendaires, capable de rénover les mythes sataniques que le juge de Lancre châtia au pays de Labour, elle sait également tempérer son éclat pour souligner le défilé des pupazzi noirs, aux théâtres d'ombres. Elle enveloppe dans l'ineffable azur des nuits hellènes la nudité de Phryné et conduit vers l'étoile mystique la théorie des bergers de Judée.

Elle est la joaillière du corps féminin où le fard lutte victorieusement contre ses vertus décolorantes. Fournie par de petites piles portatives, elle s'insère en la corolle des fleurs accrochées aux corsages des ballerines ; elle brille en épingles et en diadèmes dans leurs chevelures ;

elle embrasse leur col d'un tour de grosses perles et même s'infiltré jusqu'en les broches minuscules (1).

Frôlant les chairs, traversant les tulles, glissant sur les soies et les velours, elle participe aux accords nuancés des ballets et aux ensembles des revues. Les fêtes de la plastique féminine, que célèbrent l'Opéra et les music-halls ne monteraient point, privées d'elle, à cette hauteur d'esthétique.

Sans son concours enfin, le salon de l'automobile eût ressemblé à quelque morne foire de la mécanique. Car cette solennelle exhibition de carcasses aux aciers luisants, de carrosseries vernies, d'engins variés, malaisément conquiert l'admiration des yeux. Son développement colossal, le grouillement humain qu'elle suscite, le mouvement commercial qu'elle stimule, l'at-

(1) Les Folies-Bergère, en 1884, donnèrent le *Ballet des Fleurs*. Les danseuses portaient des bouquets et des bijoux lumineux au corsage et dans les cheveux. Deux ballets de la *Damnation de Faust* de Berlioz (Monte-Carlo, février 1893) comportèrent également cette décoration du corps féminin. Au Victoria-Theaters de Berlin, les danseuses, chargées de foyers électriques, reproduisirent les dispositions et les ornements d'un gigantesque lustre.

traction industrielle qu'elle provoque, n'auraient, en vérité, passionné que les intéressés. Dès lors, les organisateurs se devaient contenter de la sollicitude d'une minorité.

Bienheureusement, ils appelèrent à leur aide les magiciens qui, en leur machinerie formidable, captèrent le feu et l'assouplirent aux pures manifestations de la beauté. De cette fraternité de la science et de l'industrie naquit l'éblouissante architecture érigée au mitan des Champs-Élysées. Jamais, en aucun temps et en aucun pays, la lumière et le fer ne s'unirent en d'aussi harmonieuses épousailles. Le cadre, il est vrai, prêtait à une semblable éruption de clartés. Unique par la vastitude, la disposition, l'ambiance, il répond, sans décevoir, à toutes les exigences.

Un promeneur imaginaire se pouvait croire à l'époque prédestinée que les utopistes nous annoncent. Faisons, avec lui, le rêve d'un avenir où la lumière sera comme un langage nouveau. Voici qu'on vient de nous écrire un indicible poème où éclatent, en frénésie d'expressions, des lyrismes inspirés. L'ampoule élec-

trique apparaît comme un vocable de ce poème. Isolée, elle semble sans destinée, tremblotante, fragile, prête à s'éteindre. Mais d'autres ampoules, d'autres vocables se joignent à elle, forment une phrase. Cela prend un sens, cela crée un commencement de clarté. Peu à peu, et par centaines, les lucioles naissent, s'alignent, se doublent, constituent des dessins et des strophes. Bientôt elles sont une multitude. Dès lors, par le fait de leur foule et de leur groupement, issit une harmonie : leurs phrases, pressées et concourant au même dessein, engendrent un chant.

Voyez : la place de la Concorde s'ouvre comme l'exorde du poème. On n'y découvre qu'une esquisse vague du sujet central. Raides et dures, les fontaines tendent le dos au giclement et au ruissellement de l'eau qui, dans la nuit, reflète à peine les lumignons environnants. Soudain le feu jaillit de leurs entrailles de bronze et de marbre. L'eau se convertit en une coulée rouge ou jaune de métal fusant. La nuit s'éclaire. Il semble, de loin, que l'on aperçoive un horizon du pays noir où bouillonnent les hauts fourneaux.

Cependant, les aspects changent. Brusquement, la place circulaire, où tiennent conseil les villes de France, s'anime. En guirlandes gracieusement infléchies, les souples bandes aux prunelles électriques s'allument. Les ondes nocturnes tout à fait se dispersent. Surveillées par les monuments pareils à de lourds parents assis alentour, les bandes souples, ainsi que des demoiselles fragiles, dansent la ronde. L'espace immense enclôt une frairie souriante, insoucieuse, toute au plaisir.

A la longue, étourdies de tourbillonner, quelques bandes se détachent de la ronde, sans pour cela renoncer à la danse. En deux rangées, face à face, elles enfilent les avenues. Les arbres ensommeillés regardent passer leur joie et s'en imprègnent. Troublées, leurs feuillées s'enveloppent d'une nuée impalpable et bleutée. Elles perdent, en partie, leur personnalité végétale. Elles participent de la féerie électrique. Elles s'opalisent, se fluidifient, se fantomatissent.

Et lorsque la farandole des bandes souples atteint le carrefour des avenues, subitement elle se sent drainée par cent autres farandoles qui,

de tous côtés, convergent vers le foyer médian de la chorégraphie incandescente. Là, le spectacle devient inoubliable et symbolique. Deux palais énormes s'observent. L'un s'endort en une tristesse de momie oubliée. Agenouillé sur ses assises, il souffre de son obscurité massive. En lui gisent des marbres et des bronzes, de la matière inactive, une sorte de majesté morte. Il récèle le cœur pétrifié du passé.

L'autre palais rugit d'un tonnerre de clarté et de bruit. Magnificent, hautain, dressé en silhouette formidable sur le ciel où caracolent ses coursiers d'or, il apparaît ainsi qu'un empereur maître du monde, le chef couronné de gemmes et le sceptre en main. Il témoigne de la vitalité du présent et palpite des promesses ardentes de l'avenir. De la base au faite, il irradie d'étonnantes alliances de lumières qui se complètent sans se confondre.

Courant au long des chapiteaux et des corniches, les jets de gaz ondoient à la brise. Les ampoules suivent les péristyles, arrondies en arc ou contournées en motifs divers. Et, sur ces luminosités aiguës, les barres de mercure épandent

des teintes irréelles. Un peu de ciel, ce semble, descend sur les fresques de mosaïque. Les pierres s'attendrissent. C'est, sous les hautes colonnes corinthiennes, le silence, un air de repos tranquille et de sérénité. L'œil s'y attarde; le corps aspire à se baigner en les rayonnements pénétrants comme des parfums.

Franchies les portes du palais, on éprouve la sensation de quitter le monde habituel et de pénétrer en quelque volcan, parmi la matière en fusion et le détonement des fluides. Puis on s'habitue au tintamarre et l'on classe les clartés. Pris entre le feu d'en haut et celui d'en bas, on s'étonne de leur disparité. A vrai dire, l'illumination de la voûte l'emporte sans conteste par la supériorité de l'harmonie. Sur le parcours des allées, la profusion des exposants fomenta le désordre et le mauvais goût des couleurs impitoyablement heurtées. On dispersa l'attention en souhaitant l'accaparer par un tapage de luminaire.

Il résulte cependant d'une observation attentive que l'ampoule s'adapte excellemment au fer tordu en arborescences stylisées et en gerbes

où elle figure l'épanouissement de la fleur. Mais, plantée directement sur une armature sinueuse, elle en épouse les formes et en précise trop nettement la sécheresse, car l'électricité détruit la gamme des valeurs et des ombres. Cela fut de toute évidence l'année passée où la surface interne de la voûte du Grand Palais fut revêtue d'une carapace unicolore. Derrière cette carapace, on pressentait le squelette métallique qu'elle ne parvenait pas à celer entièrement. Puis une impression de monotonie se dégageait de la myriade des ampoules.

C'est pourquoi l'illumination dernière, soucieusement départagée et distribuée, réalisait-elle un progrès sur la précédente. Aux quatre faces de la grande nef resplendirent quatre faisceaux dont les verges inégales convergèrent vers le lustre central. Des guirlandes souples fixées à des cartouches, les relièrent. Des dessins polychromes, insérés parmi leurs jaunes théories, évitèrent l'uniformité de coloration. Des draperies bleues masquèrent les armatures et, imprégnées de clarté, semblèrent incorporées à la construction. Des phares aux réflecteurs puis-

sants entrecroisèrent leurs rayons. Les fonds s'embuèrent des céruléennes lueurs du mercure. Et enfin, les écrasant de ses intraduisibles efflorescences, le lustre central plana sur ces merveilles accumulées...